



HAL
open science

Matérialiser son monde à travers le corps : Réflexions phénoménologiques sur le passage du perceptuel à l'artefactuel

André-Frédéric Hoyaux

► **To cite this version:**

André-Frédéric Hoyaux. Matérialiser son monde à travers le corps : Réflexions phénoménologiques sur le passage du perceptuel à l'artefactuel. Mons Alain. La transition du perçu à l'ère des communications, Presses Universitaires de Bordeaux, pp.55-72, 2013, 978-2-86781-848-6. halshs-00590220

HAL Id: halshs-00590220

<https://shs.hal.science/halshs-00590220>

Submitted on 3 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Texte à paraître dans
Mons Alain et Baudry Patrick (dir.), Perceptions en transit, Bordeaux, PUB

Suite au Colloque International
Turbulences de la perception
Jeudi 13 et Vendredi 14 Mars 2008

Sous la direction de Alain Mons et Patrick Baudry

Bibliothèque Municipale de Camponac (Pessac)

**Matérialiser son monde à travers le corps :
Réflexions phénoménologiques sur le passage du perceptuel à l'artefactuel.**

André-Frédéric Hoyaux
Université de Bordeaux 3 (UFR STC Sciences des territoires et Communications)
CNRS UMR 5185 ADES

Si l'homme se meut dans l'espace, c'est qu'il est en capacité d'en matérialiser l'idée, notamment à travers son corps, soit par la projection physique (corporalité) soit par la projection mentale (corporéité) qu'il opère à travers ce corps auprès de l'espace, d'une portion de celui-ci ou à travers les objets, individus qui s'y trouvent. Espace non pas forcément présent mais aussi présentifié, imaginé, fantasmé (Husserl), artefactualisé. Ce texte tente ainsi d'analyser les phases opératoires qu'instruit l'être avec l'espace dans sa construction du monde au sein et avec lequel il vit et se meut. En cela, l'idée exposée ici est que l'individu ne se meut pas seulement dans un espace objectif, voire même, ne se déplace pas dans un espace représenté, dans une sorte de paysage, un horizon qui défilerait face à lui, et qu'il pourrait mettre à distance pour pouvoir mieux l'appréhender, et s'y diriger. Non, l'idée est que sa chair -corps et âme- habite l'espace de par sa coprésence à celui-ci. Cette coprésence génère ainsi le monde réellement appréhendé par l'individu et auquel il se conforme alors dans ses actes et ses pensées. Cela veut dire qu'il ne réagit pas aux instances matériels « objectives » auxquels ils seraient confrontés, mais qu'il se conforme aux construits matérialisés, aux artefacts mentaux, qu'ils génèrent et qui le génèrent alors. L'individu ne vit pas dans un champ des contraintes mais dans le champ des possibles qu'offriraient ces instances qu'il matérialiserait, et au sein desquelles, il sélectionnerait ainsi les éléments composant son champ d'expression et d'action.

Cette confrontation n'est pas seulement une matérialisation effectuée à partir des matériaux « en présence » mais aussi une matérialisation construite à partir d'un ensemble d'éléments non-présents dans l'espace objectif, que l'individu va puiser dans sa réserve d'artefacts spatiaux, sociaux, temporels qu'il se met en coprésence. Ce déplacement de soi auprès d'objets, de lieux, d'individus, de souvenirs, n'est que la résultante d'un placement de l'individu au sein d'un monde, celui qu'il se constitue au plein sens du terme. Sa réalité quotidienne n'est plus celle que nous croyons tous voir (chercheurs et autres habitants) mais bien irrémédiablement celle liée à son placement et à l'assignation qu'il se donne au sein du monde qui l'entoure. Ce placement ne résulte pas seulement d'un positionnement spatial, sorte de localisation de l'individu dans l'espace objectivé, mais aussi d'un ensemble de statuts et de rôles qu'il se donne (et non plus seulement qu'on lui donne) à jouer dans, avec et à travers cet espace, qui lui fournit autant que faire se peut, les éléments de la réalité de sens qu'il entend se donner (Petit E., 2009)

Cette posture appelle à éclairer en amont les implications théoriques qui lui sont associées. En effet, l'utilisation du terme de construction doit être décortiquée en deux

phases épistémologiques qui peuvent pour le moins permettre de dissocier ce qui relèverait du constructivisme de ce que certains nomment le constitutivisme (Honneth, [2005] 2007).

La première phase épistémologique, qui s'est instituée dans les sciences grâce, notamment, aux approches systémiques (Watzlawick, [1981] 1988) et à l'interactionnisme symbolique (Goffman, Garfinkel) interroge le lien qu'un environnement (au sens large) peut avoir avec les individus qui le parcourent. L'individu est face à un cadre structurant soit qu'il y est projeté soit qu'il s'y projette. Le constructivisme serait donc divisible en deux postures, l'une qui part de l'extérieur (le systémisme), l'autre qui part de l'intérieur (l'interactionnisme) ; l'acteur construisant une situation à partir de ce qu'il a sous la main, êtres ou choses, soit en introjetant les conditions de son environnement naturel ou social, soit en projetant les typifications qu'il opère des réalités sociales qui l'environnent, autres êtres mais aussi éléments qui en constituent les significations supposées de leur existence. On reste là dans un mouvement dialectique.

Les sciences de l'espace, même modernes, c'est-à-dire se prévalant d'une forme de constructivisme, se sont toujours données comme rôle de montrer qu'un milieu, qu'un espace, qu'un environnement, déterminait peu ou prou la façon d'être, de faire et de penser des populations qui y vivaient. Soit de par la dimension physique, naturelle (géographie classique des années 1870 à 1950), économique (géographie économique des années 1950 à 1970) ou sociale (comme c'est le cas depuis les années 1960). Mais aussi de par l'espace lui-même en tant qu'intégrateur d'éléments naturels ou artificiels. L'aménagement et l'urbanisme se positionnent ainsi sur cette stratégie utilitaire de leur discipline. Changeons l'aspect de l'environnement, du paysage, et les choses iront mieux. Quelque soit l'évolution du monde et des conceptions idéologiques que les spécialistes des sciences de l'espace en ont, ce déterminisme demeure encore aujourd'hui omnipotent. S'il faut conserver l'idée d'une forme de détermination ou de causalité entre un milieu, un espace, environnement et la façon d'être, de faire et de penser des personnes qui l'habitent, encore faut-il préciser ce que ces spécialistes appellent milieu, espace, environnement. En effet, ces termes ne peuvent être abordés uniquement dans leur conception matérielle au sens objectif du terme : les montagnes, les bâtiments, et l'ensemble du dispositif morphologique du contexte dans lequel l'individu vit et se déplace.

De même, ces termes ne peuvent plus être compris uniquement en terme de représentations de ce contexte comme une sorte de paysagement nourri du seul dispositif matériel présent objectivement et conditionnant en amont et en aval tout le processus perception-imagination conditionnant alors les actions de l'individu. Ces deux conceptions amènent en effet à continuer de penser que tout changement d'espace, de milieu, d'environnement détermine peu ou prou ce que l'on est, fait et pense. Ces deux conceptions demeurent dans le schéma perceptuel traditionnel qu'ils promeuvent pourtant un déterminisme le plus obtus ou un interactionnisme plus dialectique.

Il semble pourtant utile de comprendre que le schéma perceptuel fait intervenir un dispositif artefactuel que projette l'individu face à lui et qui est en fin de compte le seul qui détermine l'individu intégralement. Si l'on pouvait le décortiquer en plusieurs phases, ce qui n'est évidemment pas le cas puisque tout est instantané, ce schéma perceptuel au sens traditionnel, interviendrait donc en position seconde (effets-causes-effets) et *a contrario* en position active et non réactive (causes-effets). En effet, à travers ce que l'individu projette face à lui et constitue comme éléments spatiaux, sociaux et temporels (artefacts), plus ou moins déterminé par ce qui est physiquement présents, qu'il découvre ce qui le conditionne.

Pour autant, les tenants d'une poétique de l'espace (Sansot, Chalas et Torgue) ont montré avec des méthodologies qualitatives que la réalité vécue par les habitants ne se comprend pas uniquement à l'aune des structures spatiales et sociales visibles (les bâtiments, les catégories socio-professionnelles, les paysages). Un ensemble de détournement sémantique provoque une recomposition, une reconfiguration de la réalité que l'individu se projette face à lui. Tel paysage dit ouvert, agréable, peut être perçu, construit comme enfermant, oppressant. Inversement, tel univers clos, désordonné peut apporter à l'individu

sérénité et protection qui lui permettent de se sentir libéré. Cette approche axiologique ne s'épuise ainsi jamais et réfute toute mise en norme et en ordre unique.

Cette posture épistémologique implique donc un deuxième niveau d'appréhension de la réalité qui va au-delà du constructivisme. Ainsi, le constitutivisme indique que c'est seulement l'individu qui institue le monde qu'il voit que cela soit à partir du cadre présent ou de ce qui est justement absent, ou en tout cas non révélé *a priori* par les formes accessibles à l'appréhension commune. Cette attitude qui met en fait à proximité, en coprésence, des éléments (objets, individus, souvenirs) parfois indifférents, parfois liés à l'environnement présent « objectivement », permet de penser au *déloignement* (ou *éloignement*) heideggerien.

« Ce que l'on tient pour "le plus proche" n'est nullement ce dont "nous sépare" la plus courte distance. Le "plus proche", c'est ce qu'éloigne la portée moyenne de notre regard, de nos membres, de notre horizon. C'est parce que l'être-là est essentiellement spatial selon le mode de l'éloignement que son commerce avec la "réalité" se déroule toujours dans un "monde ambiant" éloigné dans certaines limites variables ; et c'est pourquoi encore ce que nous percevons d'abord par l'ouïe et par la vue n'est pas aussi ce qui, selon la distance [objective], est "le plus proche" de nous. La vue et l'ouïe sont des sens de la "distance", non point en raison de leur portée mais parce que l'être-là, en tant qu'il est éloignant, se tient le plus souvent en eux. C'est ainsi, que pour celui qui porte des lunettes, objet qui pourtant, selon la distance, lui est proche au point de lui "tomber sur le nez", cet outil est, au sein du monde ambiant, plus éloigné de lui que le tableau accroché au mur opposé. La proximité de cet outil est si faible qu'à l'ordinaire il passe inaperçu. L'outil qui sert à voir, comme celui qui sert à entendre, par exemple l'écouteur du téléphone, manifeste ce caractère propre à l'étant de prime abord disponible, et déjà décrit, de se soustraire à notre attention » (Heidegger M., [1927] 1964, [106-107] 135-136).

Ce que je rapproche de moi ne fonctionne plus uniquement dans la métrique euclidienne de la distance-étendue mais elle est constamment perturbée par un ensemble de métriques axiologiques : la durée, le coût, le sens que l'être donne aux autres et aux choses. Pour le constitutivisme, le monde ne doit pas être conçu comme un donné, un creuset, un conditionnant, qui le déterminerait dans l'absolu mais bien plutôt comme une entité que cet être se projette face à lui, à partir d'un en soi, certes le plus souvent insondable, pour lui et ceux qui l'entourent ; mais dont on peut percevoir certaines traces notamment à travers un ensemble de matérialisations et d'auto-interprétations qui rendent compte de cette relation au monde qu'il effectue avec lui (pour lui-même), et à travers lui (pour les autres).

En cela, le constitutivisme remet en cause les phénoménologies spatiales proposées de manière structuraliste par Abraham Moles et Elisabeth Rohmer ([1972] 1978). Celles-ci se fonde sur une dissociation ontologique entre un ici et un ailleurs et décline cette opposition fondatrice à travers « une philosophie de la centralité et une philosophie de l'étendue cartésienne ». Pour autant, la proximité, construite par les divers sens de la perception (vue, ouïe, odorat, toucher) ne se construit pas selon un gradient du proche et du lointain sous l'emprise des distances cartésiennes. Ou s'il y a mise en gradient, à travers la « maîtrise cognitive » et « l'emprise spatiale » opérées par l'être humain, celle-ci ne s'effectue pas au sein de la métrique euclidienne. En effet, la perception ne recourt pas aux simples conditionnements spatiaux de la présence-absence des objets qui se trouveraient dans un espace donné selon la distance potentielle de l'individu percevant.

« L'opposition proximité-éloignement, fondée dans le "dedans" originaire [celui du monde de l'être], a une signification qui dépasse les bornes du sensible. Il y a aussi une proximité plus originaire qui se manifeste très nettement là où nous sentons la présence d'une chose "absente" en dépit de tous nos efforts pour l'éloigner et nous en délivrer, ou bien, s'il s'agit d'une chose désirée, malgré tous les obstacles qui s'opposent à sa présence sensible. Bannie de la proximité sensible, elle demeure dans la proximité plus originaire. Le "dedans" originaire n'est pas une simple fonction du monde sensible. Au contraire, le sensible comme tel n'est que l'une des structures de ce "dedans" » (Patocka J., [1960-1976] 1988, 63-64).

L'utilisation catégorielle des « coquilles de l'homme » qui partiraient des limites du corps et iraient jusqu'au vaste monde en passant successivement par « le geste immédiat », « la pièce », « l'appartement », « le quartier », etc. est à revisiter. Le point de départ de notre mise en relation graduée du monde doit donc être ré-interprété ou interprété de manière complémentaire par d'autres dispositifs épistémologiques, qui vont éclairer la sortie de l'ombre d'êtres, d'objets, de pensées qui sont mis à proximité, alors même que ces derniers ne sont pas présents dans l'environnement immédiat. Le monde constitutif de nos actions ne recouvre donc pas un *umwelt* (monde environnant) nous offrant ces possibles. Au contraire, l'*umwelt* est également fait de toutes ces choses, ces phénomènes « déloignés » même si ceux-ci se trouveraient dans une lecture structurale dans un *aussewelt* (monde extérieur).

Pour exprimer cela, ce travail va utiliser quelques exemples de discours collectés auprès d'habitants à travers des entretiens, des supports graphiques, des cartes mentales. Ces supports permettront de poser l'hypothèse que nous vivons moins dans le monde « extensif » que dans un artefact de monde, c'est-à-dire dans une configuration d'un monde que l'on se rend visible et qui conditionne *in fine* nos pratiques et nos représentations. Ces matérialisations sont un ensemble d'artefactualisation, de configuration de la réalité, c'est-à-dire le résultat d'un ensemble d'arts de faire, d'être et de penser l'espace, le temps, l'autre. Ces matérialisations fonctionnelles et symboliques que l'être fait de son monde, avec, sur et à travers l'espace, se visibilisent à travers les différents discours qu'il tient en et pour lui et les autres : paroles, dessins, gestes, œuvres d'arts, etc. Cet univers de signes nous est alors pour partie accessible, pour partie inaccessible car l'interprétation du visible est le plus souvent insondable, de même qu'un autre univers, quant à lui invisible, est lui aussi à l'œuvre.

« Je serais capable d'avoir des émotions quand on va parler de Lorraine et j'aurais des émotions si je suis en France et qu'on parle de Grenoble. Y'a un territoire de naissance qui par magie est devenu, s'est transporté à l'endroit où j'habite » (V64)¹.

Le plus souvent, ce monde est vécu par l'être comme venant à la fois « à son encontre », car celui-ci paraît accaparer son système perceptuel voire le contraindre dans l'apparition de ce qu'il voit et sent ; mais aussi comme résultant « de la rencontre » qu'il effectue auprès de lui, dans la mesure où il peut penser aller vers ces éléments perçus et conçus en toute liberté. Monde qu'il lui est nécessaire pour pouvoir exister, c'est-à-dire pour pouvoir, *a minima*, se tenir debout (*ek-sistere*) auprès de personnes, choses, lieux, souvenirs qui conditionnent autant que faire se peut ses façons d'être, de faire et de penser l'espace. Un monde qui lui apportent une forme de sécurité ontologique, c'est-à-dire de bien-être, non seulement d'être bien au sens moral mais d'être bien au sens de la configuration que l'acteur se donne d'être à sa place ou d'être reconnu comme à sa place au sein du monde.

La matérialisation d'un monde, parfois évoquée en termes de paysage ou de territoire, est donc nécessaire à la subsistance de l'être car elle lui apporte les cadres minimaux qui lui assurent l'effectuation d'un certain bien-être construit pour partie sur l'idée d'une répétition des actions qu'il entreprend. Cette répétition ou l'impression de répétition relevant de ses capacités à la représentation, c'est-à-dire à la mise à distance de lui-même par rapport à ces cadres qu'il projette face à lui. Cette capacité permet justement de faire naître la proximité des cadres par la visibilité même qui naît de leur mise à distance. L'enjeu lie donc le perceptuel et l'artefactuel, ces capacités à la fois de mise à distance par la représentation et de mise à proximité par récurrence active de cadres mentaux qu'il construit et qui structurent « artificiellement » la réalité dans laquelle il croit vivre en la redoublant, la figurant, la racontant à travers images, mots, cartes, ou objets façonnés.

¹ Les indications entre parenthèses réfèrent à des entretiens effectués auprès d'habitants de divers quartiers des agglomérations grenobloise et chambérienne. Le corpus est accessible sur simple demande auprès de l'auteur.



Cimetière de Crans Montana (Suisse) et Cervin au-dessus de Zermatt (Suisse)



Clichés : Hoyaux A.-F et Petit E., 2005

Le re-souvenir n'est ainsi qu'une actualisation en l'instant de quelque chose ou de quelqu'un qui peut ne plus être présent. Mais cette mémoire est plus que le rappel de cet objet ou de cet être, il est le monde dans lequel celui qui se souvient se trouve plongé. Il structure d'ailleurs ses actions dans le présent et les configurations symboliques qui révèlent autant ce que le disparu était que là place de celui qui reste. Cette mémoire passe parfois par la co-spatialité du corps du survivant et d'un monument du souvenir comme elle passe par de simples pensées que cet être continue à produire en son monde. Les questions de mimétisme figuratif en sont une forme d'expression. En effet, « la perception nous fait assister à ce miracle d'une totalité qui dépasse ce qu'on croit être ses conditions ou ses parties, qui les tient de loin en son pouvoir, comme si elles n'existaient que sur son seuil et étaient destinées à se perdre en elle. [...] Ainsi le rapport des choses et de mon corps est décidément singulier : c'est lui qui fait que, quelquefois, je reste dans l'apparence et lui encore qui fait que, quelquefois, je vais aux choses mêmes ; c'est lui qui fait le bourdonnement des apparences, lui encore qui le fait taire et me jette en plein monde. Tout se passe comme si mon pouvoir d'accéder au monde et celui de me retrancher dans les fantasmes n'allaient pas l'un sans l'autre » (Merleau-Ponty M., 1964, 23).

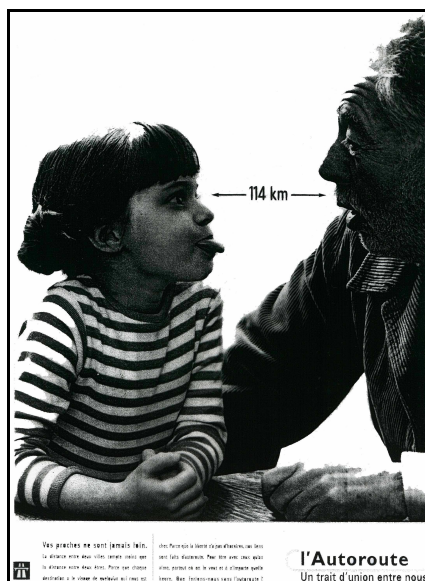
« J'ai besoin d'avoir un paysage, pas fermé, mais un paysage qui m'accompagne, qui me donne des limites, qui me sert de repère, de toucher, qui m'enveloppe » (G70).

Cette capacité phénoménologique d'artefactualisation et de fantasmagorie de la réalité conditionne alors en retour une « falsification » des rapports de mesure de la distance entre les êtres et, entre les êtres et les choses ou espaces. Elle introduit le paramètre sécurisant de la **coprésence** constitutive de notre bulle phénoménologique cultivée de **proximité** spatiale, sociale et temporelle. Cette falsification offerte par la chair relève du fait que « les choses sont le prolongement de mon corps et mon corps est le prolongement du monde, par lui le monde m'entoure. Si je ne puis toucher mon mouvement, ce mouvement est entièrement tissé de contacts avec moi. Il faut comprendre que le se toucher et le toucher comme envers l'un de l'autre. La négativité qui habite le toucher, l'intouchable du toucher, l'invisible de la vision, l'inconscient de la conscience, c'est *l'autre côté* ou *l'envers* de l'Etre sensible. [...] La chair du monde est indivision de cet Etre sensible que je suis » (Merleau-Ponty M., 1964, 309).

Cette métaphore merleau-pontienne permet d'expliciter la similitude synecdotique entre le corps humain et la chair du monde constituée par l'être. Comme la chair qui compose le corps physique que j'ai, que je possède et qui me possède aussi, de par le sens que je lui donne, et par l'unité qu'il représente et que je porte toujours avec moi, la chair du monde est une configuration que je constitue à la fois dans son unité, sa cohérence et son évolution. Elle subit des blessures, des changements de formes, des dissipations et des contractions, des absences et des présences. Et surtout ce monde disparaît avec l'être qui le porte. Comme nous sommes toujours déjà en, dans et avec notre chair corporelle (dès la naissance), nous sommes toujours déjà avec notre chair de monde. Le monde est donc toujours-déjà en coprésence avec notre corps physique et mental.

Ce désir humain de la coprésence, à caractère ubiquiste (être en tous lieux à tout instant) est alors récupérée par « la société du spectacle », présentiste, qui s'immisce dans nos manières d'être, de penser, de pratiquer et *in fine* de construire les nouveaux cadres mentaux de nos relations à l'espace, notamment à travers les incitations qu'elle propose à travers la publicité. Celle-ci vantant les mérites soit des déplacements, qui n'en sont plus, tellement ils sont rapides ou facilités (TGV, avion, autoroute), soit de leur abolition par des moyens technologiques qui permettent de ne plus se déplacer (téléphone portable, vidéoconférence, webcam). La mobilité corporelle (aller vers êtres, choses et lieux en se déplaçant) devenant mobilisation corporelle (aller vers êtres, choses et lieux en restant où je suis physiquement). Ainsi, une nouvelle sorte de béquille technique (TIC) est appelée à venir suppléer nos capacités mentales qui ont, phénoménologiquement parlant, la possibilité et l'efficacité de mettre à proximité (Hoyaux A.-F., 2003).

L'être humain se conforme alors au « gouvernement du spectacle, qui à présent détient tous les moyens de falsifier l'ensemble de la production aussi bien que de la perception, [gouvernement du spectacle qui] est maître absolu des souvenirs comme il est maître incontrôlé des projets qui façonnent le plus lointain avenir » (Debord G., [1988] 1992, 23-24)



« Vos proches ne sont jamais loin. La distance entre deux villes compte moins que la distance entre deux êtres. Parce que chaque destination a le visage de quelqu'un qui vous est cher. Parce que la liberté n'a pas d'horaires, nos liens sont faits d'autoroute. Pour être avec ceux qu'on aime, partout où on le veut et à n'importe quelle heure. Que ferions-nous sans autoroute. L'autoroute. Un trait d'union entre nous »

Cette publicité du début des années 2000 tente de rappeler, de nous conformer aussi, à l'idée que chaque regard induit la portée intentionnelle de l'acte de percevoir (Pradines M., 1981, 38-39). L'individu voit au-delà de ce qu'il perçoit. Il construit donc une visibilité

invisible, invisible car non partageable par d'autres observateurs que lui. Avoir l'idée de prendre l'autoroute, ou être sur l'autoroute, c'est non pas regarder le paysage qui défile mais être projeté sur le lieu, les personnes dans ce lieu, les souvenirs de ces personnes dans ce lieu que l'on s'est donné d'atteindre... le plus vite possible. Voilà d'ailleurs le *hiatus* car pourquoi aller vite quand on a déjà en l'image le but du déplacement. Pourquoi donc se déplacer alors même que l'on est toujours déjà en place, c'est-à-dire que l'on s'est déjà téléporté auprès de la personne aimée. Cette puissance déïque d'ubiquité (être partout à la fois) mais aussi d'uchronicité (être où l'on veut n'importe quand), doit permettre de construire le cadre sécurisant qui permet à l'être d'être auprès du monde qu'il se configure et non qui est.

De fait, dans cet acte de perception, chacun possède « la conviction que son regard vient sortir de l'obscurité un objet [une forme] qui lui préexistait et dont l'autonomie n'est pas entamée par son évidente dépendance vis-à-vis des variations subjectives » (Barbaras R., 1994, 32). Pourtant, même si le paysage implique l'homme dans une relation sensible, charnelle, émotionnelle avec le monde extérieur et que cet homme se laisse porter par cette relation, par cette perception qu'il a de ce qu'il voit, qu'il sent, qu'il entend... ; il n'en demeure pas moins, que cette perception « est une fonction dont le propre est de nous faire atteindre des objets dans l'espace à travers des états de notre propre personne. [De ce fait, ces états de conscience] sont subjectifs et ne sont pas spatiaux » (Pradines M., 1981 ; 27).

Cela veut donc dire qu'au-delà même des éléments de formes et de matières qui semblent agencer le paysage, la vision de l'espace réel (?) proposée à l'être, sa perception de celui-ci, serait toujours et avant tout assise sur la constitution d'une configuration subjective ou mieux sur la matérialisation d'un monde, d'un univers spatial sans matière « réelle ».

« Là j'étais, on m'a environné de livres plus que j'aurais imaginé pendant un certain temps, ça m'a pas permis de m'évader tellement par la lecture. Par contre, bon ben après, je m'y suis remise. Mais j'ai beaucoup lu pendant mon adolescence et c'est vrai que ça m'a fait beaucoup voyagé. C'était sûrement en compensation de plein de trucs que je pouvais pas vivre vraiment. Et puis là, bon ben depuis quelques années c'est vrai que je, je relis beaucoup. C'est vrai qu'il y a le, en plus où je suis, je dois vraiment, bon, comment dire, bonne lectrice ou bon public ou bon. Quand quelque chose me plaît, je me pose pas de questions, c'est vraiment l'imaginaire qui part. Et là ben oui, là je voyage, je rencontre des gens, je me fais mes petits, mes paysages, mes personnages, mes situations. Ça c'est, voilà, ça fonctionne comme ça. C'est vrai que ça me permet de, ça me permet de voyager » (C34)

Dès lors, « la perception est beaucoup plus qu'une impression des organes des sens : elle est la représentation, par un moyen de cette impression, d'un objet externe en une place de l'espace » (Pradines M., 1981, 28). Car la perception, et toutes les médiations sensibles en général, permettent avant tout de mettre à distance des objets perçus et d'introduire alors dans le champs du visible de l'être des objets apparemment absents de l'horizon paysager. D'ailleurs, de même que « la sensation est avertisseuse, (...) [qu'elle] est le signe de ce qui affectera » (Pradines M., 1981, 33), on peut comprendre le paysage comme un horizon qui m'avertit de comment est le monde qui m'environne (perception), et de comment je *ré-agis* en le percevant selon mes états de conscience. Ces ré-actions sont soit de l'ordre de l'acceptation ou de l'appropriation, soit de celui du refus ou de la défense. Mais ils sont surtout ceux du détournement stratégique : comment faire apparaître des éléments non perceptibles dans le perçu. En figurant et non plus seulement en se représentant, donc en constituant potentiellement une autre réalité que je me présente, que je me présente à moi et non en construisant avec celle objectivement présente. L'événement tragique - la mort d'un être cher - permet d'en éclairer parfois plus facilement les contours :

« Je savais plus où j'allais. J'étais en camion, je roulais, je voulais aller à un endroit et puis des fois je m'arrêtais, mais où je vais là ? J'étais pas sur la bonne route. J'étais dans mes pensées. Constamment dans le rêve. Même des fois,

moi j'ai repris le boulot une semaine après, j'aurais jamais dû. Enfin, s'il m'est rien arrivé, c'est parce que ça devait pas m'arriver, mais, ou alors on fait par automatisme. Mais sinon, j'aurais dû foutre le camion en l'air, je sais pas. Plus d'une fois. Des fois je savais pas où j'allais. Je travaillais comme un automate, comme un automate. Des conneries, perdre des outils, perdre du matériel, perdre ... » (CH30)

En effet, « la sensibilité (...) n'est pas un luxe organique. Elle est l'accompagnement d'une stimulation présentant un intérêt vital et qui à ce titre appelle et provoque immédiatement une réponse appropriée » (Pradines M., 1981, 32). Cette réponse appropriée, quand elle s'opère dans l'espace, crée au niveau de l'individu percevant le paysage, une matérialisation d'éléments perceptibles ou à percevoir capables de répondre à une demande alors qu'ils ne sont pas forcément disponibles. La territorialisation du monde par l'être qui traduit le sens de cette matérialisation peut ainsi se jouer du perceptible en constituant un visible pour lui, invisible aux autres.

La médiation sensible du paysage renvoie à sa façon d'être, dans la contextualité consciencielle de son regard. En effet, s'il faut comprendre qu'en *paysageant*, l'individu crée un passage entre l'acte de percevoir des éléments indistincts et l'intériorisation de ce qu'il perçoit réellement comme formes dans le paysage, il demeure toujours le problème de l'intentionnalité de l'acte lui-même. Cette intentionnalité renvoie à sa territorialité et au sens que celle-ci possède dans son besoin d'être. Cette expérience de ce qui l'environne, cette pratique de l'espace qui actualise des objets à sa conscience selon le besoin qu'il a de les appréhender à un moment donné se définit par la territorialité. De fait, les différents territoires qui constituent le monde de l'être lui renvoie ce monde extérieur non pas comme une réalité de ce qu'il est mais à la façon qu'il a de l'intellectualiser, de lui donner du sens et de donner du sens à ce qu'il fait, acte en retour sur ce monde extérieur.

De ce fait, il faut développer l'idée que : « Considérer [...] l'acte de perception d'un objet comme une mise en proportion entre deux rapports, à savoir, d'une part, l'activité de l'objet sur la passivité du monde, et, d'autre part, l'activité de mon sens de vision sur la passivité de mon corps, c'est pousser à l'extrême la tendance occidentale à l'abstraction, c'est vider de sa spontanéité le mouvement même de la vie. Or, il est bien évident que lorsque je perçois un objet, d'une part le monde ne s'immobilise pas pour autant (n'oublions pas que le monde, *mundus*, étymologiquement c'est précisément ce qui bouge, ce qui se meut), et d'autre part, mon corps ne reste pas passif en laissant à l'œil seul le soin d'être actif. En d'autres termes, et paradoxalement, pour percevoir correctement un objet j'ai besoin de l'activité – consciente ou inconsciente – de tout mon corps et de l'activité – perçue ou non perçue – du monde tout entier » (Guimbretière A., 1963, 41-42).

En réalité, ce déplacement, cette spatialité, combine le plus souvent les trois propositions, car la perception (voir un paysage) ou l'action corporelle (aller quelque part, éviter quelqu'un ou un quartier) peuvent être prédisposées par la pensée ou même être totalement constituées par celle-ci *via* l'imagination, de même que l'acte de perception (regarder la montagne) peut attirer physiquement l'individu vers tel endroit (pour le pratiquer corporellement) ou l'amener à penser à telle ou telle chose (à l'histoire des gens qui y vivaient) ou à telle ou telle personne (à sa fille qui s'y trouve).

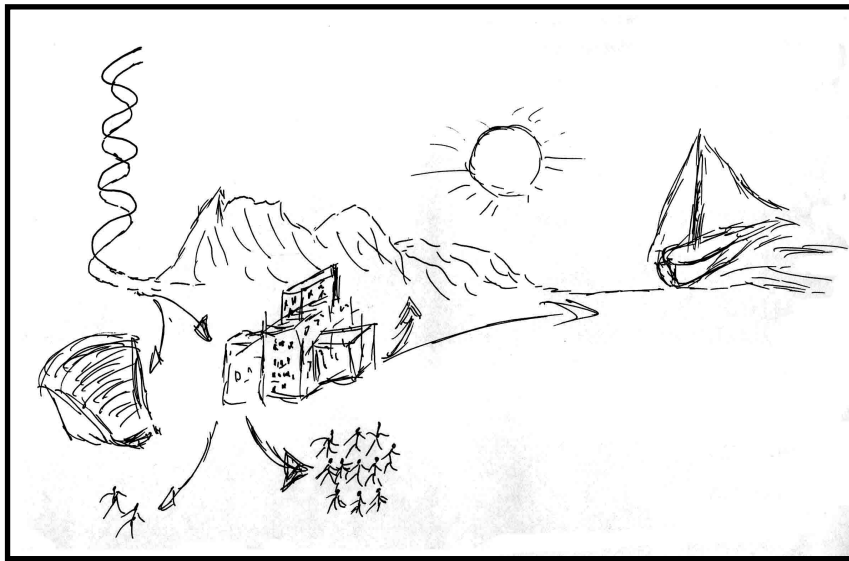
« Je repense toujours c'est drôle quand je vois Grenoble je pense toujours à Marrakech où je vais retourner d'ailleurs avec plaisir » (V64)

Ces configurations sont évidemment insondables car elles sont construites en l'instant et ne permettent aucune perturbation qui en détournerait l'effet de réalités. L'être humain en habitant le monde, en le matérialisant, l'invente en chaque instant.

« Habiter ! Pour moi ça signifie à la fois présence et évolution. Je sais pas comment dire... euh une progres- ouais évolution pas forcément linéaire [...] ouais comment formuler ça ... c'est être bien là où on est au moment où on est,

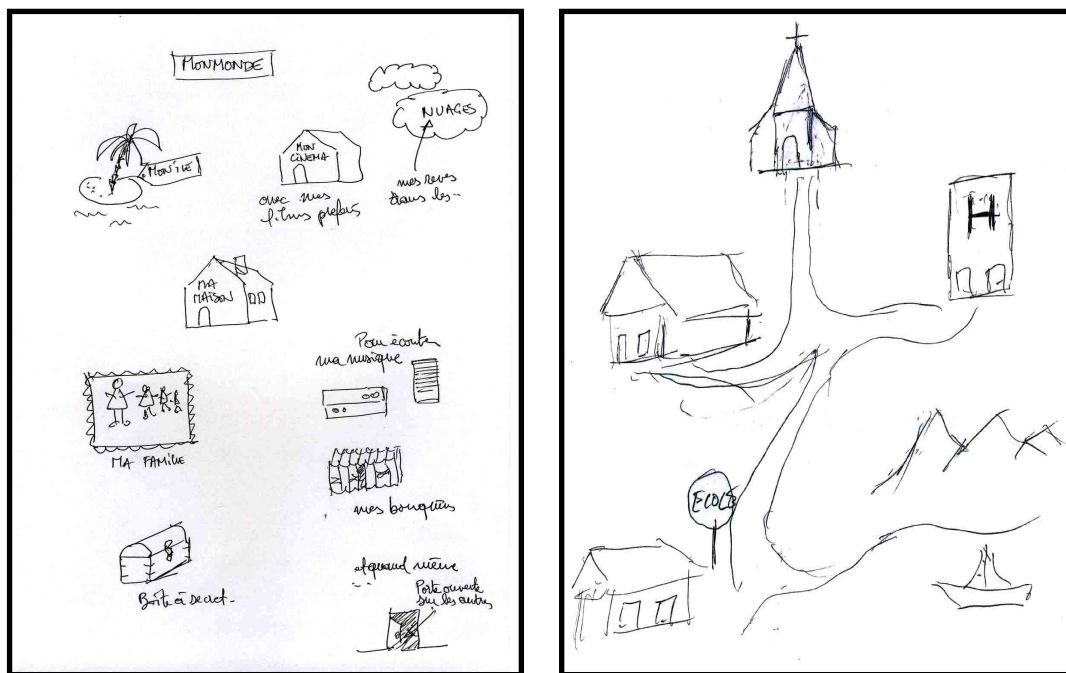
sachant que c'est quelque chose qui est toujours en mouvement, c'est pas quelque chose d'immuable pffou... c'est c'est le côté... investir quoi pas invasion » (C34)

Le chercheur est donc obligé de passer par des intermédiaires qui le font s'approcher au plus près de cette insondable réalité. L'un des possibles est d'utiliser des dessins qui vont spatialiser la réalité du monde qu'un acteur aura en un temps, un lieu et une relation sociale donné, celui de l'entretien, de la rencontre avec le chercheur. Cette recherche ne peut donc s'abstraire d'une conception interactionniste des choses. Elle ne se déroule pas « en laboratoire » mais en situation. Cela pose évidemment un problème majeur puisque chaque situation est en soi un événement social, spatial et temporel qui motive les configurations, les matérialisations de l'acteur. Seul l'auto-interprétation de l'acteur sur ce qu'il fait peut nous permettre d'approcher le fait qu'il est toujours déjà ailleurs que là où il est, qu'il est à côté de et/ou avec tel ou tel personne, tel ou tel lieu, tel souvenir, tel projet qui se matérialise en son discours de manière complexe. Toute réflexion est toujours l'instant d'après de l'action donc de la perception.



Cependant, les dessins² qui sont ici censés représenter une configuration active du monde de l'acteur permettent de percevoir autant que faire se peut un « en train de se faire », celui d'une matérialisation, c'est-à-dire d'un ordonnancement, d'un classement, d'un placement, d'un tracé du monde telle qu'il est structuré par et structurant de l'action de l'acteur. L'intérêt relève du fait que ces dessins sont des représentations des configurations de monde et non des représentations du monde de l'acteur. L'acteur n'est pas dans le paysagement du monde, il est dans la territorialisation de ce monde, à travers le placement, le classement, le tracé. Il ne dit pas comment il est objectivement, même à travers sa subjectivité, il dit ce qu'il est territorialement. Un monde fait de places, de classes et de traces. L'ensemble des choses et personnes auxquelles on a assigné un emplacement et dont on a donné un statut, un rôle, une désignation sociale doivent se trouver là. Et ce là composite, fait d'êtres, de choses, de souvenirs doit également espacer en lui-même et de lui-même chacun des composants, qu'il les relie ou non.

² L'ensemble des représentations, appelées également « cartes mentales » en géographie, a été réalisé dans le cadre d'une formation continue intitulée « L'école des gens » pour le compte de l'Equipe de Création Théâtrale de Grenoble de Février à Juin 2003.



Si tel n'est pas le cas, il y a frustration, ou lutte pour que l'ordre revienne, ordre mental, symbolique ou physique. Car sans cet ordre, nul bien-être ne peut exister ! En cela, l'acteur constitue bien au sens strict son monde. Il ne le construit pas seulement. Il peut le construire avec de la matière qui constitue le monde, mais il le constitue de part la matérialisation.

Ainsi, cette contribution a soutenu l'idée qu'il est nécessaire de dépasser l'analyse partielle qui voudrait que l'individu soit passif et qu'il ré-agisse seulement aux stimuli que lui proposerait son environnement proche qu'il soit naturel et/ou social. En effet, il paraît intéressant, à un autre niveau de complexité, abordé entre autres par la phénoménologie, de penser l'individu comme acteur d'une partie au moins de sa réalité, – celle du monde qui l'entoure –, et de sa réalisation en tant qu'être dans celui-ci. C'est le cas notamment si l'on réfléchit à l'intentionnalité de la conscience que l'individu porte sur son monde et qui l'institue alors véritablement en tant qu'être-au-monde.

Si de nombreuses études en sciences cognitives ont réfléchi à la mise en connaissance de ce rapport par des explications logiques, elles ont omis de comprendre le sens de ce rapport pour la constitution même de l'être qui est au monde. Cette réflexion épistémologique engage des principes méthodologiques renouvelés desquels découle en amont une nouvelle conceptualisation et à l'aval une nouvelle instrumentalisation de cette réflexion. Il est ainsi nécessaire de s'attacher aux valeurs incorporées par chaque être humain pour comprendre quel est potentiellement le dispositif spatial dans lequel et avec lequel il va constituer le monde « réel » (et non la réalité soit disant partagée de l'objectivité d'un monde) qui l'entoure et qui le fera agir, voire s'exprimer. Il est utile d'analyser l'artefact, la matérialisation de ce monde plutôt que de chercher à entrevoir la réalité d'un monde. « Dans le cadre d'une approche axiologique centrée sur l'individu, chaque espace commun de pratique doit être analysé non dans une perspective essentialiste qui le fige a priori dans un statut immuable et valable pour tous, mais en tant qu'il s'inscrit dans une spatialité individuelle et/ou collective. La spatialité se cristallise dans des situations pratiques productrices de dispositifs spatiaux agencés par les acteurs dans, par et pour leurs actions » (Lussault M. in Lévy et Lussault, 2003, 336).

Il n'y a pas de rapports d'évidence stables sur le temps long. Il n'y a pas un contexte constitutif de l'ordre « Espace 0 - Temps 0 - » qui générerait notre perception de l'environnement et les actions à mener au sein de celui-ci. Il y a un monde constitué à chaque

instant et en chaque lieu et une prise en compte répertoriée selon chaque événement spatial et temporel de ce monde et des façons d'être, de faire et de penser qui s'y associe. L'action est en partie déduite de l'acte et en partie induite par l'acte de percevoir. Le monde que je perçois est aussi le monde que je veux percevoir mais il est aussi la condition de celui que je vais percevoir ensuite. L'idée de projet inhérente à la phénoménologie heideggerienne prend donc sa valeur dans la proximité constitutive de l'être à son monde. Le monde est toujours déjà autour de l'être comme l'être est toujours déjà en son monde. Tout est toujours proche. Et c'est à partir de cette proximité constitutive, phénoménologique, que le proche et le lointain trouvent leurs valeurs, sont constitués. Dans la rhétorique cartésienne des distances euclidiennes, des temporalités cartésiennes et des habitus incorporés et normatifs, la distance et la proximité, axiologique cette fois, prennent alors corps et expression. J'aime ou je n'aime pas sont autant d'éléments d'interprétation du proche et du loin.

« Ben quand je vivais à Flumet, fin, ben j'étais bien moins ouvert. Et là, j'ai encore fait, je me suis ouvert sur le monde asiatique, là, y a très peu de temps, parce que mon amie est Asiatique. J'ai toujours eu une répulsion des Asiatiques, hein, une aversion. Puis là, ben de l'avoir connue, ben je viens de m'ouvrir sur leur monde et je les considère vraiment différemment. Donc c'est, ben, c'est évolutif. [...] (silence) Ben, y a un truc bizarre. Ben, je vais vous le dire. C'est assez intime. Quand je fais l'amour avec une fille d'un pays, après ma relation avec, l'autre pays change totalement. Et quand je vais dans ce pays, je me sens chez moi. (rires) C'est étrange. (rires) J'ai eu une aventure y a quelques années avec une Américaine et depuis ce temps là et ben, en Amérique, et ben maintenant j'y vais, comme si j'étais chez moi. Fin, je me sens... Y a un verrou qui a sauté. Et ce peuple et ben j'ai des relations plus faciles avec lui » (G11).

Bibliographie indicative :

- Barbaras R., 1994, *La perception : Essai sur le sensible*, Paris, Hatier, coll. « Optiques Philosophie » n° 209
- Debord G., [1988] 1992, *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, coll. « folio » n° 2905.
- Guimbretière A., 1963, « Quelques remarques préliminaires sur le symbole et le symbolisme », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 2, Genève, Engelson M. (ed.), pp. 33-55.
- Heidegger M., [1927] 1964, *L'être et le temps*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », trad. Boehm et De Waelhens.
- Honneth A., [2005] 2007, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF »
- Hoyaux A.-F., 2003, « Les constructions territoriales à l'heure d'internet : de la mobilité à la mobilisation », *Géographie et Cultures*, n° 45, pp. 111-133.
- Husserl E., [1921-1924] 1996, « Imagination - Neutralité (n° 20 des Husserliana XXIII) », dans Beck P., Cabestan P. et Sebbah F.-D. (dir.), « Espace et imagination », *Alter : Revue de phénoménologie*, n° 4, Fontenay-aux-Roses, Editions Alter, trad. Cabestan P., Depraz N. et Mavridis M., pp. 433-452
- Husserl E., [1921] 1963/1974, *Recherches Logiques. Tome 3 : Eléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance (Recherche VI)*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », trad. Elie H., Kelkel A.L. et Schérer R.
- Laborit H., 1970, *L'Homme imaginant*, Paris, Union Générale d'Édition, coll. « 10/18 »
- Lévy J. et Lussault M. (dir.), 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- Merleau-Ponty M., 1964 (†), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- Moles A. et Rohmer E., [1972] 1978, *Psychologie de l'espace*, Paris-Tournai, Casterman, coll. « Synthèses contemporaines ».

- Nogué J., 1936, *La signification du sensible*, Paris, Fernand Aubier, coll. « Philosophie de l'Esprit ».
- Patocka J., [1960-1976] 1988, *Qu'est-ce que la phénoménologie ?*, Grenoble, Editions Jérôme Millon, coll. « Krisis ».
- Petit E., 2009, « La lutte des places à Chamonix. Quand la mort devient enjeu spatial », *Cybergéo*, n° 475, <http://cybergegeo.revues.org/index22747.html>
- Pradines M., 1981, *La fonction perceptive : Les racines de la psychologie*, Paris, Denoël-Gonthier, coll. « Médiations ».
- Ricœur P., [1970-1986] 1986, *Du texte à l'action : Essais d'herméneutique II*, Paris, Editions du Seuil, coll. « Points Essais » n° 377.
- Schütz A., [1941-1967] 1970, *On Phenomenology and Social Relations*, Chicago-London, The university of chicago Press, coll. « The Heritage of Sociology », edited by Wagner H.
- Watzlawick P. (dir.), [1981] 1988, *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, Paris, seuil.